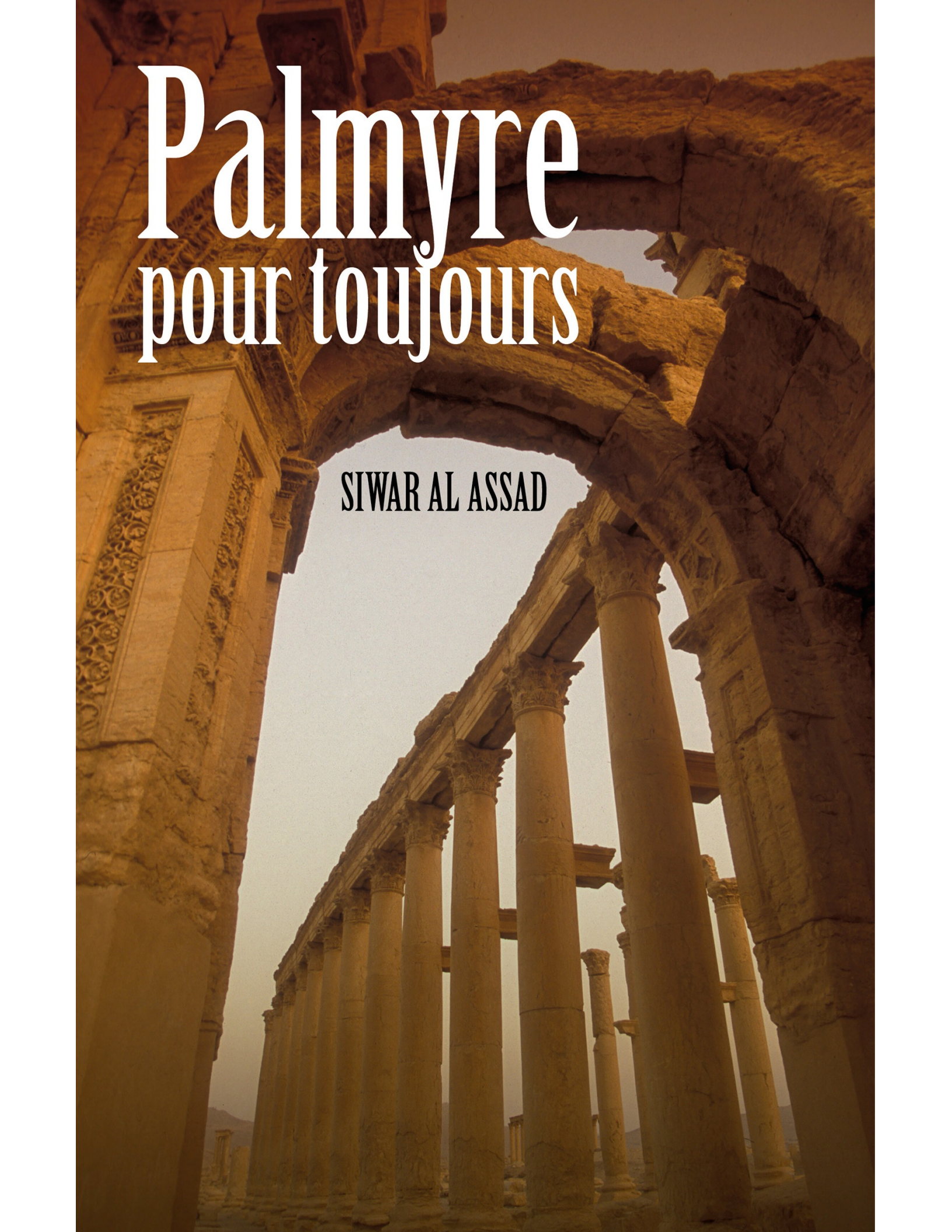




Palmyre pour toujours

SIWAR AL ASSAD

Siwar Al Assad

Palmyre pour toujours

© Siwar Al Assad, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2929-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie : PALMYRE AU CŒUR

C'était depuis presque deux millénaires un des plus beaux endroits du monde, un lieu totalement imprévu et enchanteur, stupéfiant de beauté en plein cœur du désert, un rêve de pierres antiques, un mirage élevé à la gloire des empires défunts, un mémorial du génie humain pour l'éternité. C'était Palmyre.

Le nom, à lui seul, était magique. Palmyre. Il est devenu tragique.

Quelques cités sur la terre, par leur seul nom, font rêver chaque homme à un ailleurs où, une fois dans sa vie, il lui est loisible de sortir du présent pour flotter à la surface du temps, sans attaches, et devenir soi-même immémorial. Syracuse, Carthage, Delphes, Persépolis, Baalbek, Angkor, Ispahan, l'Acropole, Louqsor, Pétra, Tombouctou. Civilisations disparues, au bout du monde, et pourtant toujours là, ces grands témoins toujours debout, ces grands morts sublimes, ces cités d'éternité dont nous sommes tous les héritiers imaginaires, les descendants, fils nous-mêmes des millénaires.

Palmyre, que les archéologues avaient relevée de l'abandon, n'est plus qu'un nouveau champ de ruines, un désastre de pierres mortes, un tombeau saccagé, profané par les hommes au drapeau noir. Ce que le temps n'avait pu vaincre, ce que la nature et les humains avaient épargné, ce que l'oubli n'avait pu enfouir sans retour, la poudre terroriste l'a fait, elle a réduit ses temples en poussière, la fureur du crime a joui sans crainte d'outrager un patrimoine universel, dans un défi insensé, un crachat sacrilège lancé à la face de l'humanité, un autodafé démoniaque.

Nous en sommes là, impuissants, révoltés, orphelins de Palmyre. Mais

c'est trop fort, et, avec tous les amoureux de Palmyre d'hier et d'aujourd'hui de par le monde, je ne peux me résoudre à ce que ce site ne soit plus ce qu'il fut, qu'il retourne au néant, soit soustrait de la carte de nos cœurs et de nos esprits, comme Carthage, Babylone et la bibliothèque d'Alexandrie jadis, le Mexico aztèque défiguré par les soins de Cortès ou, il y a peu, les Bouddhas de Bamiyan dans les montagnes d'Afghanistan détruits par les talibans.

Je vais ici retracer l'histoire de Palmyre à travers les travaux sans égal des archéologues européens et syriens qui avaient ressuscité Palmyre depuis un siècle. C'est une histoire unique d'une cité caravanière où se marièrent les cultures, grecque d'abord, romaine ensuite, avec celle des habitants de Palmyre, ces Araméens sémites dont la reine Zénobie, qui voulut régner à Rome, fut la plus haute incarnation.

Mais ce voyage dans le passé, que tant d'amoureux de Palmyre ont fait avant moi avec science et grandeur, n'a de sens, à mes yeux, qu'au présent ou plutôt au futur.

Laver l'outrage. Sauver Palmyre. Reconstruire un jour prochain Palmyre. Ce qui fut possible, après les ravages de la seconde guerre mondiale en Europe, à Varsovie réduite en cendres par la Wehrmacht au printemps 1944, à Dresde, la Florence du Nord, incendiée par l'aviation britannique en avril 1945, et qui sont aujourd'hui de nouveau ces villes d'art et d'histoire qu'elles furent hier, par la volonté humaine, parce que la vie est plus forte que la mort, ce qui fut fait pour les temples d'Abou Simbel, exhausés du lac Nasser, pour le palais d'été des tsars à Peterhof, aux portes de Saint-Petersbourg, détruit par les Allemands en janvier 1944 et reconstruit dix ans plus tard à l'identique, Palmyre, à son tour, le mérite. Le vrai triomphe sur la barbarie, une fois celle-ci éradiquée par les armes, est que ce qu'elle a voulu nier, effacer sans retour, renaître, retrouve sa place dans la longue marche de l'humanité et la liste de ces trésors dont elle ponctue son histoire depuis la nuit des temps pour les générations qui viennent.

Mes seuls titres, pour parler de Palmyre, ne sont pas ma science du passé, que je vais emprunter humblement à une cohorte formidable d'archéologues et historiens de l'Antiquité, mais mes origines. Vivant en Europe et me sentant citoyen du monde, je suis Syrien de naissance et le reste de cœur, et une part de moi s'est inscrite à Palmyre dès mon enfance. Tout jeune, j'y fus emmené par ma famille, depuis Damas. La route à travers le désert était monotone. Le choc, au détour d'un col, de la découverte de Palmyre et de sa forêt de colonnes en fut d'autant plus grand ; il est encore en moi. Mon émerveillement d'enfant, à se promener librement au milieu des ruines si majestueuses, fut toutefois entaché par quelques imperfections. Les pierres mêlées au sable brûlant finissaient de cuire quelques restes d'un repas probablement improvisé puis abandonné par un groupe de visiteurs négligents. Cliché qui venait hélas, se substituer, le temps d'une seconde, à une vue de rêve, ayant pour toile de fond des troupeaux de chèvres et de moutons gardés par des bergers. Cette indifférence à la majesté des lieux me marqua durablement. Ce n'est que bien plus tard, quand les barbares de Daech s'acharnèrent à mort sur Palmyre, que le sursaut se fit et que l'amour que je n'avais pas ressenti alors se réveilla en une passion dictée par la révolte.

Décapitations publiques, ravage des temples transformés en tribunal de mort, chaos. Cette double image du Palmyre de mon enfance et de la ville dévastée d'aujourd'hui ne cesse de me hanter. C'est elle que j'entends dépasser, loin de Palmyre par la géographie mais proche par la mémoire et le cœur, en me faisant le défenseur, avec d'autres, de son avenir et de sa renaissance. Un avenir de beauté et de paix retrouvées. De ce moderne tombeau de la civilisation doit renaître la civilisation, plus consciente de sa fragilité, de son exposition à ses ennemis de toujours, de sa grandeur passée.

J'en viens à ce qui, pour son malheur, a rendu Palmyre plus célèbre que

jamais.

Mais avant d'essayer de comprendre l'incompréhensible, à savoir la destruction des monuments de Palmyre par Daech, qu'on me permette un détour sur ce phénomène prêté par de rares commentateurs aux djihadistes venus d'Europe rejoindre le Califat ou qui, empêchés de le faire, se sont fait ses agents de mort sur place : la haine de soi projetée sur autrui, comme ressort de l'engagement destructeur.

La haine de soi est un phénomène connu, « inventé » par Henri Heine, le célèbre poète juif allemand du milieu du XIX^e siècle, auteur de « La Lorelei ». Cette haine juive de soi en réponse aux persécutions et au dédain ancestral pour ce que les Juifs étaient supposés être dans l'esprit de leurs détracteurs, portait certains d'entre eux à interioriser le mépris et les tares que le monde extérieur leur prêtait.

Cette posture masochiste peut-elle s'appliquer aux extrémistes musulmans, dans une dénégation de soi meurtrière, reportée sur autrui, hommes et monuments ?

« La religion la plus con, c'est quand même l'islam ! » déclara, il y a quelques années, un certain écrivain français. Ce type de discours avait déjà commencé avec Jean-Jacques Rousseau, dans son stupéfiant *Discours sur les sciences et les arts*, de 1750, où il tonne, à rebours de l'esprit des Lumières, contre ces corrupteurs de la vertu et de la simplicité originelles de l'homme, et parle « du stupide Musulman [...] éternel fléau des Lettres ». Ces appréciations provocatrices d'hier et d'aujourd'hui sont partagées par nombre d'islamophobes et autres arabophobes. À leurs yeux, les Arabes, aussi brillantes qu'aient été les civilisations omeyyade, abbasside, ottomane, passent depuis le XIX^e siècle pour les retardataires de la modernité, du fait, entre autres facteurs avancés, d'une religion créditée d'archaïsme, de fermeture au monde, qui serait hostile à la liberté individuelle et à toute sécularisation, reléguant les femmes au gynécée, entretenant ses fidèles dans la nostalgie d'un âge d'or glorieux que l'Histoire et l'Occident colonialiste ont balayé par la force. Avec pour effet, la « maladie de l'islam » : lecture littérale du Coran, fanatisme, défense et hystérisation du religieux face aux

« agressions » de la modernité occidentale et ses tentations « perverses », clôtüre des femmes, exaspération-répression de la libido, fascination-répulsion envers l'Occident et ses libertés, ses mœurs. Avec pour résultat une schizophrénie doublée de paranoïa : nos malheurs viennent d'autrui, de l'hostilité qu'on nous porte. Même chose sur le plan politique : pauvreté endémique, monarchies pétrolières conservatrices, émirats à la richesse insolente, élites occidentalisées corrompues ou impuissantes, échec des Printemps arabes. Et de l'extérieur, le monde arabo-musulman est souvent vu avec un regard, là de commisération, ici de mépris. Certaines de ces sociétés, réputées en panne, sont tenues pour responsables des pires régressions islamistes.

Cette image négative du monde arabo-musulman qu'ont bien des gens en Occident, imbus d'un sentiment de supériorité tous azimuts, n'a pas pu ne pas déteindre sur certains intéressés, collectivement ou individuellement.

Sans parler, pour les populations musulmanes en Europe, du « plafond de verre » qui fait des jeunes issus de l'immigration les premiers exclus du système et du monde du travail, ce sentiment d'infériorité a produit chez certains cette haine de soi qu'avait repérée Henri Heine (et dont il portait le mot en patronyme). Refoulée, déniée par les individus qu'elle déprécie à leurs propres yeux, elle est, selon le processus bien connu de refoulement-projection, reportée sur l'objet même : le mode de vie européen qui leur est barré socialement, refusé culturellement, ou, dans le monde arabe, sur l'Occident magique et arrogant, toujours manquant. D'où cette incroyable violence des « fous de Dieu » en Irak et en Syrie, ou en Europe quand ils n'ont pu rejoindre les rangs de Daech, et qui se vengent sur leurs semblables de même génération par d'atroces attentats-suicides à domicile. Ces enfants perdus, tous ou presque issus de l'immigration, passent en un temps très bref du rap des banlieues, des fringues, des « meufs » et des deals en tous genres, de la galère sans but ni perspective, au terrorisme autopurificateur contre le pays où ils sont nés et dont ils sont le produit avorté.

Ce déchaînement sanglant de jeunes nés en Europe, au Stade de France (le foot, chéri dans les cités, avec ses champions majoritairement blacks ou

beurs), au Bataclan ou à Manchester (la musique jeune), dans le métro et à l'aéroport de Bruxelles, le marché de Noël de Berlin, sur les Ramblas de Barcelone et ailleurs, dit bien ce que les tueurs, en s'en prenant à leurs semblables « nantis » et « de souche », entendent tuer en eux-mêmes.

Les prolétaires d'hier disaient : « Nous ne sommes rien, soyons tout. » Les prolétaires de la haine de soi reportée sur autrui disent aujourd'hui : « Nous sommes tout, soyez rien. » Et, pour appuyer leurs dires, ils se font exploser en martyrs d'eux-mêmes.

C'est, à mon sens, de la même façon et pour les mêmes raisons que les mêmes individus, invoquant une religion qu'ils conçoivent absolue et sans appel, ont détruit à l'explosif en Syrie – à commencer par Palmyre – à Mossoul et ailleurs, tous les bâtiments, monuments, lieux de culte qui excitaient le sentiment, impossible à refouler complètement, que l'islam, dernier en date des grands monothéismes, et ses productions étaient inférieurs en âge, en grandeur et en beauté à ces vestiges inoffensifs du passé, les mosquées anciennes seraient-elles parmi les plus beaux édifices du monde. Il était insupportable que la colonnade de Palmyre renvoie aux yeux de ces complexés de l'Histoire, de ces derniers venus au Dieu unique, une impression de beauté plus grande, sentiment qu'eux-mêmes ressentirent à coup sûr, comme tous les voyageurs découvrant Palmyre.

La religion n'explique pas tout, la volonté barbare de faire table rase du passé préislamique n'explique pas tout. Car ces temples de Bel et de Baalshamîn n'abritaient plus aucun dieu depuis près de deux millénaires, bien avant que l'islam ne conquière les âmes. Les détruire revenait à violer la sépulture d'un défunt, à tuer un mort dont le nom et l'histoire se sont effacés de la mémoire des hommes et sans qu'un seul ossement ne subsiste. Ceci à la différence des églises des Chrétiens chaldéens ou des temples yézidis zoroastriens, ces religions concurrentes ou tenues pour impies, elles toujours là, et dont la présence même, la permanence et l'endurance en terre d'islam auront été considérées par Daech comme un défi insupportable à régler sur-le-champ par la mort, la destruction, l'expulsion et jusqu'au génocide de tous ces hérétiques. Sans parler du sort réservé aux chiites, ces